

L'historien régional

Volume 3, numéro 1 Hiver 2003

Art public

La fontaine Wallace

La chronique « Art public », qui reviendra à l'occasion dans ces pages, vous permettra de découvrir l'histoire des trésors de notre région.

Nos trésors, ce sont ces fontaines, sculptures, monuments, installations et murales qui embellissent nos villes et nos villages, et dont l'histoire demeure trop souvent inconnue.

Au cours de son long mandat à la mairie de Granby (1939-1964), Horace Boivin mène une vigoureuse politique de développement des parcs et des espaces publics qui le sacre écologiste avant la lettre. S'inspirant de ce qu'il a vu lors de ses voyages en Europe, le maire Boivin souhaite, dans cette perspective, enjoliver les espaces verts de sa ville en y installant plusieurs fontaines... idéalement acquises gratuitement de quelque pays étranger. Ainsi, au milieu des années 1950, le maire manifeste-t-il son désir à monsieur Jean Désy, ambassadeur du Canada en France, d'acquérir pour sa ville une des fontaines Wallace qui ornent, nombreuses, les rues de Paris.

À la suite de sollicitations diplomatiques auprès des autorités parisiennes, c'est le 30 septembre 1956, à l'occasion de la Semaine française à Granby, qu'on procède à l'inauguration de la fontaine Wallace. Réunis dans le parc Isabelle pour la cérémonie, on remarque la présence de nombreux dignitaires, dont l'ambassadeur de la France

au Canada, François Lacoste.

Les fontaines Wallace sont créées vers 1872, au lendemain de la guerre franco-prussienne, alors que Paris subit une crise d'approvisionnement en eau. Profitant du moment pour affirmer sa générosité, le riche philanthrope anglais Sir Richard Wallace offre à la Ville lumière une cinquantaine de fontaines abreuvoirs, dont il a dessiné lui-même les plans.



La fontaine Wallace est située dans le parc Isabelle, sur le boulevard Leclerc, entre les rues Dufferin et Court.

Chaque arrondissement parisien possèdera une ou plusieurs de ces œuvres d'art, qui deviendront, au fil du temps, des symboles de Paris au même titre que la tour Eiffel.

Les fontaines Wallace, d'un style qui offre un compromis entre les formes propres à l'Antiquité et à la Renaissance, se présentent en différents modèles. Celui qu'on installe à Granby, d'une hauteur d'environ 2,70 mètres, est nommé « le grand modèle ». Inspirée de la fontaine des Innocents, de Germain Pilon, un des plus grands sculpteurs de la Renaissance française, cette fontaine repose sur un socle à huit pans, sur lequel vient s'ajuster la partie supérieure, composée de quatre caryatides se tournant le dos. Ces figures féminines sont l'incarnation de la charité, de la simplicité, de la bonté et de la sobriété. Le dôme de la fontaine, supporté par les statuette, est orné d'une pointe et décoré par des dauphins.

Marie-Christine Bonneau

Enfin, de retour

Après une trop longue absence, *L'historien régional* revient avec une nouvelle présentation et une équipe de rédacteurs plus motivée que jamais à vous faire découvrir différents aspects de notre histoire et de notre patrimoine.

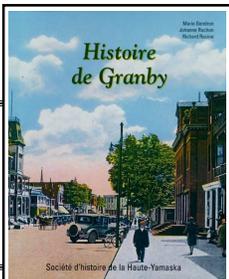
Quatre fois par année, l'équipe, sous la direction de l'historien Mario Gendron, vous proposera des articles traitant de sujets les plus divers. Chantal Lefebvre abordera le patrimoine architectural, tandis que Marie-Christine Bonneau s'intéressera à l'art public, monuments, fontaines, sculptures et autres ; quant à René Beaudin, son intérêt pour l'histoire s'exprimera dans des chroniques aux sujets les plus divers, entre autres la toponymie. La généalogie ne sera pas en reste : Francine Ruel et son comité nous présenteront des portraits de familles, ainsi que les dernières acquisitions de notre bibliothèque de référence.

Les chercheurs de la première heure, Mario Gendron, Johanne Rochon et Richard Racine, continueront, pour leur part, à vous faire découvrir la petite et la grande histoire de notre région, comme ils le font si bien depuis une vingtaine d'années.

Enfin, la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, qui est aussi un service d'archives agréé par le ministère de la Culture, compte utiliser ces pages, pour faire connaître par l'entremise de son directeur, la richesse documentaire de ses fonds d'archives et les diverses activités concernant ses membres ou le grand public.

Bonne lecture à tous !

Richard Racine



Histoire de Granby, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135 rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

Les Cantons-de-l'Est

Pour la majorité des Québécois, les Cantons-de-l'Est représentent une région du Québec située quelque part à l'est de Montréal. Cependant, bien peu connaissent les origines du terme et ce qu'il désigne exactement.

Antoine Gérin-Lajoie, auteur du roman *Jean Rivard, défricheur* et de la complainte *Un Canadien errant*, est désigné comme étant le premier à avoir traduit, en 1862, le toponyme anglais *Eastern Townships* par Cantons-de-l'Est.

Cette entité territoriale tire son origine de l'Acte constitutionnel de 1791 qui établit la division anglaise d'arpentage pour toutes les terres du Québec non érigées en seigneuries. Les cantons se distinguent alors par leur découpage géométrique en quadrilatères d'environ 100 milles carrés et par des concessions en tenures libres¹. Contrairement au censitaire de la seigneurie, le colon jouit de la pleine propriété de sa terre et est libéré de toutes charges ou obligations.

Ainsi, de 1791 à 1920, un peu plus de 90 *townships* sont concédés dans un territoire fixé en permanence au sud et à l'est par la frontière américaine et délimité de façon plus variable au nord et à l'ouest par les terres seigneuriales de la vallée du Richelieu, de la rive sud du Saint-Laurent et de la vallée de la Chaudière². Il faut cependant souligner que les découpages retenus pour les Cantons-de-l'Est varient selon les secteurs d'activités et selon les époques. Ainsi, le même toponyme désigne des espaces différents selon que la considération est foncière (seigneuries/cantons), politique (cartes électorales), ethnique (anglophones/francophones), géomorphologique (relief appalachien), ou encore si on le rattache à une région agricole, administrative ou touristique.

Notons, finalement, que l'orientation géographique de ces « cantons » est sujet de controverses parmi les chercheurs. Certains croient

que cette région du Bas-Canada (Québec) a été dénommée « Cantons-de-l'Est » pour la différencier des autres cantons établis quelques années plus tôt dans le Haut-Canada (Ontario). D'autres estiment que l'on voulait distinguer ces cantons situés à l'est de la rivière Richelieu de ceux arpentés dans les régions de l'Outaouais et de Montréal : « en tout état de cause, nos cantons sont bien à l'est du Richelieu comme à l'est de l'Ontario »³.

1. « Idéalement carré, il comprend de 250 à 300 lots de 200 acres (81 hectares) répartis en dix ou onze rangs ». Mario Gendron et al., *Histoire du Piémont-des-Appalaches*, IQRC, 1997, pp. 45-46.
2. À noter que le régime seigneurial ne sera aboli qu'en 1854.
3. J.-M. Dubois et al., *Les Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1989, p. 157.

René Beaudin

Patrimoine architectural

Le style néoclassique

Inscrit dans la foulée des mouvements prônant le retour à l'Antiquité, le style néoclassique fait son apparition en Europe au milieu du 18^e siècle, à une époque où l'engouement pour les fouilles et les études archéologiques en Grèce et en Italie émergent progressivement. La recherche d'une architecture répondant aux besoins de l'époque trouve écho dans la simplicité et le dépouillement du vocabulaire et de la composition antiques, principalement caractérisés par l'utilisation des ordres architecturaux (dorique, ionique et corinthien).

Devenu une colonie britannique au lendemain de la Conquête, le Bas-Canada voit apparaître des modifications significatives dans ses procédés de construction suite à l'arrivée, dans un premier temps, d'ingénieurs et de militaires britanniques, et dans un deuxième temps, de l'installation d'architectes et d'entrepreneurs d'origine anglo-saxonne au début du 20^e siècle. Principalement véhiculé par les livres de modèles et les traités d'architecture largement

diffusés tant en Europe qu'aux États-Unis, le style néoclassique se taille lentement, mais sûrement, une place de choix dans les divers types d'édifices érigés à cette époque. Les concepteurs privilégient tout particulièrement ce style pour l'élaboration de la majorité des édifices à caractère monumental, comme les églises, les hôtels de ville, les palais de justice et les banques en raison des symboliques de stabilité, d'harmonie et de sécurité véhiculées par le style architectural.



Bien qu'elle ne soit pas coiffée d'un toit à deux versants, la résidence du commerçant George Tait, construite en 1881 au village de West Shefford (Bromont), illustre bien les principales caractéristiques du style néoclassique.

Le style néoclassique se taille également une place de choix dans l'architecture résidentielle par l'adoption d'un nouveau gabarit rectangulaire s'élevant généralement sur deux étages, coiffé la plupart du temps d'un toit à deux versants dont la pente varie de moyenne à faible et caractérisé par la présence harmonieuse des ordres architecturaux antiques. Le décor des maisons, construites généralement en brique dès le milieu du 19^e siècle, s'agrémentent entre autres de frontons triangulaires, de larges corniches, de colonnes et de pilastres. Les portes et les fenê-

tres, qui sont couramment réparties de façon symétrique, sont pour leur part mises en valeur par l'installation de chambranles et de pilastres d'inspiration classique, tandis que les angles du bâtiment sont accentués par l'application de chaînages en bois, en brique ou en pierre.

Fortement répandu sur tout le territoire québécois, le style néoclassique connut une forte popularité jusqu'à la fin du 19^e siècle et laissa sa marque dans le paysage bâti, tant par son influence sur l'organisation des éléments architecturaux que par leur ordonnance et leur localisation sur le bâtiment.

Chantal Lefebvre

L'historien régional

Société d'histoire de la Haute-Yamaska
135, rue Principale
Granby (Québec) J2G 2V1
Téléphone : (450) 372-4500
Télécopieur : (450) 372-9904
Site Internet : <http://www.shby.org>

Heures d'ouverture :
lundi, mardi, jeudi, vendredi de 9 h à 17 h
mercredi de 9 h à 21 h.
Carte de membre : 25 \$
Frais de recherche pour les non-membres :
5 \$ par jour

Les bovins canadiens : nouveau statut, nouvelles interrogations

En 1999, soit un peu plus d'un siècle après l'ouverture des livres de généalogie des races bovine et chevaline canadiennes, respectivement en 1886 et 1889, le gouvernement québécois, par un vote unanime de l'Assemblée nationale, reconnaissait l'importance des animaux du terroir dans l'Histoire en les désignant « races patrimoniales » du Québec. Ce geste politique, on s'en doute, a attiré l'attention sur les races canadiennes et remis à l'honneur les fonds des bovins et chevaux canadiens, que la Société d'histoire de la Haute-Yamaska (SHHY) conserve dans ses voûtes depuis plus d'une décennie. Ces fonds d'archives, qui totalisent 35 mètres de documents et environ 7 000 dossiers d'éleveurs, la SHHY a comme mandat de les conserver et d'en dif-



Julia de Cap Rouge, championne de sa catégorie à l'exposition provinciale de Québec, en 1924. (P025 fonds Société des éleveurs de bovins canadiens)

fuser le contenu, mais aussi de poursuivre les recherches historiques sur un sujet devenu d'intérêt national. En ce moment, par exemple, ces dernières portent sur l'origine raciale des bovins canadiens et sur les conditions commerciales qui ont gouverné les premières importations, à l'aube de la Nouvelle-France. Évoquons à grands traits les premiers résultats.

L'historiographie des débuts de la Nouvelle-France et les documents d'époque fournissent d'abord quelques indications fort pertinentes sur l'arrivée des bovins dans la colonie naissante. Ainsi, les premières importations auraient été faites au début des années 1620, alors que le commerce transatlantique appartient aux de Caën, marchands de Normandie.

Au moment de la prise de Québec par les Anglais, en 1628, on compte 40 à 50 bovins au Cap Tourmente, à une trentaine de kilomètres en aval de Québec, et quelques têtes dans la ville même. En 1632, toutefois, lorsque la France reprend possession de la colonie, le troupeau du Cap Tourmente a été totalement décimé et un seul habitant élève encore des bêtes à cornes. La nouvelle vague d'importation débute probablement dès 1632, mais cette fois sous

l'autorité des Cents Associés, nouveaux maîtres du commerce colonial. Au cours des années 1632 à 1662, ce sont près de 150 navires qui assurent le commerce et le transport des marchandises et des passagers entre la France et sa colonie. Or, si on détient beaucoup d'infor-



mations sur l'origine et le statut des nouveaux colons, il est impossible d'en découvrir aucune sur les expéditions de bêtes à cornes, malgré que ces dernières soient très nombreuses à la fin de la période des Cents Associés. En fait, au recensement de 1667, on dénombre 3 100 bovins pour 3 800 habitants dans la colonie française.

Pour l'instant, l'étude des documents et la consultation des historiens canadiens ne semblent pas devoir mener beaucoup plus loin. Les réponses définitives à nos questions se trouveraient-elles enfouies dans les archives départementales de quelque port de Normandie ou de Bretagne ? C'est sans doute dans cette direction que devront porter nos futures recherches. Après tout, ne s'agit-il pas d'un sujet d'intérêt national ?

Mario Gendron

Des Portraits de la culture montérégienne

maintenant accessibles sur Internet

C'est avec l'objectif de favoriser l'émergence d'une identité propre à la Montérégie que les services d'archives agréés du Centre d'histoire La Presqu'île (Vaudreuil-Dorion), du Centre d'archives du séminaire de Saint-Hyacinthe et de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska (Granby) ont réalisé le site Internet *Portraits de la culture montérégienne* ([archivessh.qc.ca/culture](http://www.archivessh.qc.ca/culture)), qui permet d'apprécier la contribution originale de notre grande région à l'évolution culturelle du Québec. La conception et la réalisation technique du site ont été confié à Louis Brouillard, de dClic multimédia.

Portraits de la culture montérégienne contient plusieurs centaines de pages d'informations, souvent inédites, agrémentées de photos des artistes et de leurs œuvres. Contraints de faire

des choix dans l'inépuisable bassin des talents, les concepteurs ont articulé leur présentation autour de cinq thèmes. La chanson d'expression française et ses institutions nous font passer de la Bonne chanson à Offenbach, de Paul Brunelle au Festival international de la chanson de Granby. La littérature puise parmi ses auteurs pour présenter, entre autres, les œuvres de Germaine Guévremont et de Yves Beauchemin, tandis que la puissance créatrice des arts visuels est représentée par des géants comme Allen Edson, Ozias Leduc et Charles Daudelin. Si la musique et le chant semblent de prime abord les enfants pauvres de la culture montérégienne, la célébrité du compositeur de musique contemporaine Roger Matton, de même que l'indéniable talent des folkloristes

Omer Dumas et Victor Martin méritent amplement qu'on s'attarde à les découvrir. Finalement, la recherche d'une spécificité culturelle montérégienne ne saurait manquer de dévoiler les trésors collectifs du patrimoine religieux, érigés comme autant de témoins de l'histoire et du talent des gens d'ici.

En bref, un site Internet bien imagé, informatif et agréable à lire qui, à travers l'expérience de plusieurs artistes, nous fait mieux connaître la Montérégie d'hier et d'aujourd'hui. Un outil idéal, autant pour les organismes du domaine culturel que pour le milieu scolaire.

<http://www.archivessh.qc.ca/culture>

Qu'est-ce que la généalogie ?

C'est la fierté de découvrir l'origine de nos ancêtres et la manière dont ils ont vécu. Quel trajet ont-ils parcouru, de leur arrivée en Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui ?

La généalogie, c'est une passion à découvrir

Si vous êtes curieux (ses) de trouver des réponses à vos questions, venez rencontrer les personnes ressources du comité de généalogie de la SHHY, ils se feront un plaisir de vous aider dans vos démarches. Ce comité est formé de Josée Deslandes, Denise Dumont, Gilles Guertin, Francine Ruel et Andrée Simard.

Grâce à la généreuse participation financière de nos généalogistes, la Société d'histoire a fait l'acquisition de l'index des mariages et des décès provenant du ministère des Services sociaux et du Bureau de la statistique du Québec. Cette banque présente un peu plus de 4 millions d'entrées concernant la période de 1926 à 1996.

Nous désirons souligner le magnifique travail d'un généalogiste de longue date, monsieur Germain Fortin, qui a effectué des relevés d'états civils dans trois paroisses de notre région : Saint-Vincent-Ferrier d'Adamsville, Saint-Alphonse-de-Granby et Sainte-Pudentienne de Roxton Pond. Les travaux de compilation des baptêmes, mariages et sépultures de ces trois paroisses sont disponibles au centre d'archives.

Nouvelles brèves

- Via le site Internet *Bromont, ville branchée*, vous pouvez avoir accès à trois études sur l'histoire de la municipalité produites par la Société d'histoire. Le patrimoine architectural du village de West Shefford et l'histoire du village d'Adamsville au 19^e siècle sont déjà en ligne ; suivront, d'ici peu, celui du village de West Shefford au 19^e siècle. www.bromont.net
- Une quête de photos, entreprise dans le cadre des fêtes commémorant le 100^e anniversaire de fondation des sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception auprès d'anciennes élèves de la communauté, a permis d'en recueillir tout près de cinquante (sous



Famille de Damase Roy et Valérie Gendreau.

Assis : Valérie Gendreau, Joseph et Damase Roy.

2^{ème} rangée : Éva, Anna, Aimé, Aurore et Henri. Photo prise vers 1905.

Valérie Gendreau, fille de Xavier et de Émilie Benoît, de Saint-Damase, épouse Damase Roy, un résidant de Sainte-Cécile de Milton, le 30 juin 1885 à Saint-Hyacinthe. Né le 15 juillet 1848, Damase est le fils de Michel Roy et de Flavie Barrette. Quelque temps après leur mariage, les époux s'installent dans le 5^e rang du canton de Milton, de 1887 à 1910, sur une petite terre de 50 acres, pour ensuite quitter la région pour s'établir à l'Ange-Gardien. Sur les huit enfants à qui ils donnent naissance, six survivront :

Cécilia Anna, née le 25 janvier 1887

Damase Aimé, né le 9 août 1888

Éva, née le 2 juillet 1890,

Aurore, née le 19 octobre 1891

Wilfrid, né le 9 août 1893 – d. 19 janvier 1894

Henri, né le 18 juillet 1895, à Sainte-Madeleine

Michel Émile, né le 26 mai 1898 – d. 12 avril 1899

Joseph, né le 15 novembre 1901.

Henri épouse Niéma Scott à Saint-Paul d'Abbotsford, le 23 novembre 1916. Le couple s'établira à Granby, au 121 rue Saint-Hubert, au coin de Boivin, pour les soixante prochaines années. De 1951 à 1968, M. et Mme Roy ont opéré un petit commerce « dépanneur ». Par la suite, leur fille Béatrice prend en charge le commerce, mais change sa vocation pour en faire le célèbre casse-croûte Chez Bee, en opération jusqu'en 1991.

Josée Deslandes

forme de reproductions laser). Nous remercions Mme Pierrette Poissant Marquis, bénévole pour l'organisation des fêtes, qui les a déposées à la Société d'histoire. Ces clichés représentent un témoignage important de la présence des sœurs missionnaires à Granby.

• M. Jean-Guy Lussier, ancien photographe pour le journal *Granby Leader Mail*, nous a fait don de 96 négatifs sur verre ayant appartenu au dit journal. Inédits dans bien des cas, ils témoignent du Granby du début 20^e siècle.

• Le 11 mai 1948, une foule estimée à 7 000 personnes défile devant l'usine Granby Togs en appui aux travailleurs en grève. Une vingtaine de policiers assistent alors, impuissants,



La Granby Togs était située à l'emplacement du centre commercial Frontenac, boulevard Leclerc.

au bris de toutes les vitres de la manufacture. Cinq photos, prises le lendemain des événements, viennent d'être déposées à la SHHY par M. Alfred Drouin. Pour en savoir plus long sur les événements, consultez *Histoire de Granby*, p. 292.

Johanne Rochon